

## V

On nous avait beaucoup parlé du château de Tourlaville et de l'histoire mystérieuse qui s'y rattache. Tourlaville n'est qu'à cinq kilomètres de Cherbourg : une simple promenade avant déjeuner et qui ne dérangeait en rien nos projets du jour. C'eût été manquer à nos devoirs de voyageur que de ne pas faire cette petite excursion ; aussi nous voilà parti sur un char à bancs de louage. La route est charmante, et, comme elle s'élève en pente douce, on domine bientôt Cherbourg avec ses toits d'ardoises rejointoyées de ciment, ses bassins, ses forts et sa rade ; puis on s'enfonce à droite par de jolis chemins de traverse bordés d'arbres et de haies, et l'on arrive au château de Tourlaville.

Le premier aspect du château, ruiné juste à point pour être pittoresque, saisit comme un décor d'opéra. Un large fossé dans lequel court une eau vive où de vieux arbres trempent le bout de leurs branches, sé-

pare le chemin de la cour d'honneur. Le fossé est enjambé par un pont menant à une porte enveloppée d'un lierre vigoureux qui forme comme un arc de triomphe en feuillage.

Le pont franchi, on entre dans la cour, que traverse, parmi les pierres, les graviers et les débris, un petit ruisseau d'eau limpide ; le manoir proprement dit, bâti en équerre avec les communs et les bâtiments d'exploitation, s'élève à la gauche. Son architecture est dans le style renaissance. Le corps de logis principal offre six fenêtres à croisillons de pierre formant deux étages et surmontées de lucarnes à piliers et à volutes échancrant un haut toit aigu brodé sur la crête d'une acrotère interrompue par trois corps de cheminée. Une seule des tours subsiste ; elle est ronde et coiffée d'un toit en éteignoir, et a une bonne silhouette seigneuriale. L'autre tour, que fait supposer la symétrie nécessaire du plan, a été abattue, comme l'indiquent des arrachements et des décombres à la place où elle devait s'élever et qu'occupe une petite chapelle bâtie sans doute en expiation du crime qui fait une légende au château de Tourlaville comme à un burg du Rhin. Les autres bâtiments, à demi tapissés de plantes pariétales, n'ont rien de particulier, si ce n'est quelque moulure



de porte, quelque ornement sculpté, quelque lucarne ouvragée montrant qu'à cette belle époque, l'art ne dédaignait pas d'apposer son cachet aux constructions les plus humbles et de l'usage le plus vulgaire.

Il faut bien vous dire la légende du lieu, — la cause célèbre; — nous le ferons en aussi peu de mots que possible, empruntés à un petit livret local. Ce château était habité autrefois par une famille de Ravalet qui avait la seigneurie de Tourlaville. Convaincus du crime d'inceste, deux enfants de cette maison, Julien de Ravalet et la belle Marguerite, sa sœur, femme de noble homme Jean le Faulconnier, furent condamnés à mort et exécutés sur la place de Grève, à Paris, le 2 décembre 1603.

La tradition orale attribuée aux ancêtres de ces suppliciés une série de crimes. Leur père, Jean de Ravalet, gentilhomme de la chambre de Louis XIII, et Madeleine de Lavigne, leur mère, ainsi que Jean de Ravalet, abbé de Hambie, leur oncle, firent diverses fondations pieuses pour effacer ces crimes héréditaires.

Voilà le fait réduit à sa plus simple expression; mais ce souvenir suffit pour donner un intérêt dramatique et romanesque à ce manoir demi ruiné et d'apparence si paisible, où régnait une sorte de fatalité mons-

trueuse comme celle de la tragédie grecque et dont les murs semblaient suer le crime sur ceux qui les habitaient.

Aujourd'hui, rien ne rappelle ce passé sinistre. Le manoir est la propriété de M. de Tocqueville; une famille de paisibles cultivateurs l'occupe, et s'arrange le mieux qu'elle peut dans cette ruine légendaire.

La grande salle du rez-de-chaussée, où l'on voit une haute cheminée à pilastres creusés de cannelures, est devenue la cuisine; un lit enfermé dans une sorte de boîte à la mode bretonne, rappelant assez les cadres de navire, garnit l'un des angles. Des vases de cuivre jaune bien fourbi dont le nom local est *canes* — un souvenir grec, peut-être, maintenu à travers les siècles — sont rangés sur les planches avec des cuillers, des moules à chandelles et d'autres ustensiles aussi en cuivre; sur les murs, l'imagerie d'Épinal a collé ses grossières gravures sur bois, plaquées de couleurs violentes. Nous avons remarqué dans ce musée campagnard un saint Thomas, accompagné d'une complainte en trente couplets. Ces images enluminées nous plaisent. Elles ont du caractère dans leur barbarie et indiquent chez leurs incultes possesseurs un naïf sentiment d'art, contenté à peu de frais sans doute,



mais respectable et touchant. Pour les chaumières, la fabrique d'Epinal remplace le mont Athos, qui peuple le monde slavo-grec de ses décalques Byzantins.

L'escalier conduisant aux étages supérieurs est assez bien conservé. Quatre élégantes colonnes en supportent les paliers et en forment la cage. Les révolutions des degrés sont douces et bien ménagées; dans la principale pièce figurait naguère, au-dessus de la cheminée, le portrait de la belle Marguerite de Ravalet, qu'on a enlevé depuis. Elle est représentée, dit la notice, debout, dans la cour du château de Tourlaville, et entourée d'Amours aux yeux bandés, qu'elle repousse pour sourire à un seul dont les yeux sont sans bandeau et les ailes tachetées de sang. De la bouche de Marguerite part cette légende : *Un me suffit.*

C'a été pour nous un vif regret de ne pas voir cette peinture singulière et mystérieuse aux emblèmes énigmatiques, où le seul amour accepté est l'Amour clairvoyant, l'Amour aux ailes sanglantes!

Les autres chambres sont assez délabrées; les boiserie se déjettent, les parquets bâillent, les peintures chancissent et l'abandon règne en maître dans ce logis, que peut-être, le soir, hantent les spectres de ces terribles Ravalet dont l'amour même était un crime.

Sur les vitres dépolies par l'àpre vent de la mer, la moisissure a plaqué ses lèvres jaunes. Contre ces carreaux étamés d'efflorescences, que de fois, regardant dans sa rêverie l'Océan lointain, la belle Marguerite appuya cette tête charmante qui devait tomber en grève sous la hache du bourreau!

Chaque pièce a son inscription amoureuse et lugubre que l'on déchiffre encore sous la fumée du temps. Ici : « Ce qui me donne la vie, me cause la mort. » Là : « Sa froideur me glace les veines et son ardeur brûle mon cœur. » Plus loin : « Même en fuyant, l'on est pris. » Autre part, la pensée se formule en vers enlacés à des arabesques d'or :

Plusieurs sont atteints de ce feu,  
Mais ne s'en guérit que fort peu.

Devise digne des jarretières de Temblèque et des mirlitons de Saint-Cloud.

A quelques endroits, l'inscription explique et commente une allégorie au sujet bizarre, aux couleurs assombries. Au-dessus d'une peinture noirâtre, on lit : « Les deux n'en font qu'un; » au-dessus d'une autre : « Ainsi puissé-je mourir! »

Faut-il, dans ces devises, lieux communs de la ga-



lanterne du xvi<sup>e</sup> siècle, concetti à la Pétrarque, fort de mode encore en province, voir des allusions à une passion coupable et contre nature? *Les Loyalles et Pudiques Amours* du sieur Scalion de Virbluneau sont illustrées à chaque page d'emblèmes et de légendes de ce genre : cœurs percés, pluies de sang, larmes de deuil, holocaustes, lacs d'amour, flammes renversées, complications de chaînes, poignards en croix, têtes de mort couronnées de roses, et autres sots rébus de l'hieroglyphique amoureuse de l'époque. Malgré tous ces attributs sinistres, Scalion n'était pourtant qu'un fort honnête imbécile.

La chambre à coucher est décorée d'une façon originale; des imitations peintes de faïence bleue et blanche recouvrent les murailles et le plafond arrondi en dôme, qui continue la forme octogone de la salle. Sur la corniche se dressent des vases, des potiches, à dessins d'azur; les panneaux représentent des paysages en camaïeu. Dans un pan coupé se creuse l'alcôve. A cause de leur ton clair, les peintures se sont mieux conservées là que partout ailleurs, et il faudrait peu de chose pour rendre à cette élégante ornementation sa fraîcheur première. Mais voici bien longtemps que nous nous amusons à Tourlaville; des choses plus grandes

nous attendent ou plutôt ne nous attendent pas à Cherbourg. Hâtons-nous donc d'y revenir.

Déjà toute la population étrangère et locale était en marche pour assister à l'immersion du nouveau bassin Napoléon, un travail d'une grandeur égyptienne, égalant, sinon surpassant le creusement du lac Mœris, accompli en cinq ans avec ces gigantesques moyens de l'industrie moderne auxquels aucun granit ne résiste. Jadis, il eût fallu des peuples entiers d'esclaves ou de captifs, piochant pendant des siècles sous le fouet du commandeur, pour arriver à un semblable résultat. L'homme n'est vraiment maître de sa planète que depuis le commencement de ce siècle : avec de l'or, du fer, de la vapeur et de la poudre, il la pétrit à son gré et lui donne la forme qu'il veut; il rase les collines, perce les montagnes, comble les vallées, coupe les isthmes, et, s'il a besoin d'un océan, il le creuse au milieu d'une ville. Et le flot marin, ancienne terreur, qui demandait pour être affronté une poitrine ceinte d'un airain triple, frappe respectueusement à la porte, demandant à l'ingénieur s'il est l'heure d'entrer et de remplir sa fonction.

L'aspect de ce bassin vide encore, que les cataractes de l'abîme allaient remplir en crevant les batardeaux



au moment précis, était des plus saisissants; ses immenses lignes aux arêtes douces se développaient avec une grâce sévère et une pureté irréprochable. L'utile arrivait par la grandeur à la beauté; pas un ornement, pas une moulure : rien que la ligne droite et l'angle droit; un seul ton, la couleur grise du granit, et c'était superbe.

Les cales de radoub et les formes de navires creusées au bord du quai et communiquant avec le bassin présentaient, au contraire, dans leurs lignes courbes, quelque chose de cette suavité de contours que possèdent les croupes évasées des sphinx égyptiens. Figurez-vous le moule en creux d'un vaisseau de cent canons imprimé dans une pâte qui serait devenue du granit.

Au bout du bassin avaient été dressées des tribunes, tendues en pavillons de navire, où l'on était en première loge pour voir l'arrivée du flot et le lancement de *la Ville-de-Nantes*, bouquet de cette grande fête navale.

L'Océan se précipitait à travers les ruines des batardeaux, poussant les terres, les poutres, les planches dans son impétueux tourbillon, et peu à peu ce fond de granit, qu'aucun œil humain ne reverra, disparaissait

sait sous l'écume trouble et les remous furieux. Deux Niagaras vomissant la mer dans la colossale cuvette mirent deux ou trois heures à la remplir. Mais, au moment prévu, l'eau atteignait la hauteur marquée, et l'on donnait de la tribune impériale le signal de lancer *la Ville-de-Nantes*.

La gigantesque coupe où pourraient se désaltérer sans la tarir les habitants démesurés de Sirius, était pleine jusqu'aux bords du breuvage amer.

Les derniers étais arc-boutés contre la coque du navire tombés sous les coups de masse, on coupa le câble, et *la Ville-de-Nantes* se mit à glisser doucement dans sa rainure de bois suiffé. Peu à peu le mouvement s'accéléra, et le puissant vaisseau, comme enivré par le premier contact de l'eau marine, plongea de la proue dans l'impatience de s'emparer de son élément, soulevant un immense copeau d'écume à son avant, laissant à son arrière de longs nuages de fumée, car la rainure s'enflammait sur son passage.

Rien n'est plus beau, plus noble, plus majestueux, qu'un navire prenant possession de la mer!

A le voir filer ainsi, on craignait qu'il ne s'allât briser contre le quai opposé. Il s'arrêta juste à point avec une grâce incomparable, et cette évolution fut saluée



par un formidable hurra de la foule, qui a toujours le sentiment du beau.

Le lendemain, on découvrait la statue équestre de Napoléon I<sup>er</sup> par M. Leveel; la flotte prenait le large, et nous revenions à Paris voir si le vaudeville et le drame s'étaient bien comportés en notre absence.

## LE MONT SAINT-MICHEL

---

### I

On sait à quel point ce que les savants appelaient « la grande marée du siècle » avait surexcité l'imagination des Parisiens. Nous aurions mauvaise grâce à railler, après coup, un mouvement bien naturel de curiosité. Ces magnifiques spectacles valent la peine qu'on se déplace. — Une représentation de l'Océan! Quel drame peut soutenir la comparaison avec cette solennité? Seulement, quoique nous ayons cédé à l'entraînement général, notre attente n'a pas été déçue, parce que nous n'avions pas compliqué le programme d'une tempête. Un certain nombre de traversées assez longues, des séjours dans des ports de mer, nous ont appris qu'une marée n'est pas un ouragan, mais bien un phénomène régulier s'accomplissant à l'heure prévue, avec